

La survie littéraire de Mathieu Arsenault

Judy Quinn

Number 141, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80826ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quinn, J. (2016). La survie littéraire de Mathieu Arsenault. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (141), 56–57.

La survie littéraire de Mathieu Arsenault



Par
JUDY QUINN*

Dans *En vivant, en écrivant*, Annie Dillard disait que tout auteur devrait écrire comme s'il était à l'article de la mort, à des lecteurs qui seraient en phase terminale. C'est dans cet esprit d'urgence que Mathieu Arsenault semble avoir rédigé *La vie littéraire*¹.

Pas à la manière de sa défunte amie Vickie Gendreau, bien que les similitudes dans l'écriture et le ton soient nombreuses. On ne s'y confesse pas. On dit seulement son ras-le-bol, avec tout le venin, toute la verve et toute la liberté possibles.

POURQUOI ÉCRIRE ?

La question centrale de ce livre qui tient à la fois de l'essai et, dans une moindre mesure, du roman, est celle-ci: quelle place réservons-nous aujourd'hui à la littérature, « quand je m'aperçois que la section plaisir de la table a avalé la section poésie et les gens qui vivaient dedans pour faire place à la magie et aux mystères objectifs de l'huile d'olive concrète et du bok choy automatique »? On se doute de la réponse: pas grand-chose. Arsenault a raison de décrier la commercialisation de la culture. Le Salon



du livre en est la quintessence. On y trouve plus que de la « littératante ». On coupe dans les programmes d'aide aux écrivains pendant que les librairies indépendantes ferment leurs portes les unes après les autres, ne manque-t-il pas de nous rappeler.

Cette question de la place de la « vraie » littérature nous amène à une autre, plus fondamentale: pourquoi alors écrire? Dans la société qui est la nôtre, où l'on est submergés par les médias de masse qui nous gavent tous de la



Mathieu Arsenault

même chose, où tout le monde twitte son opinion, se raconte sur des blogues, des forums, la parole du poète finit noyée. Il y a trop de mémoire, trop de pages. Voilà l'auteur « entre les allées du plus grand entrepôt mondial de la totalité de l'écrit jamais construit qui erre dans cette bâtisse où on peut encore avancer s'écrire à perte d'âme et changer le monde et dire son essence et errer à perte de vue dans le battement du sensible sans que ça fasse le moindre pli sur la moindre poche du moindre snubull ». Dans cette multitude infinie de reflets d'ego, tout se vaut. Et l'auteur de s'époumoner, insultes et grossièretés à la bouche, alors que cela, finalement, « est tellement banal qu'on peut même pas en faire un poème trash ».

POURQUOI CONTINUER ?

L'auteur a 39 ans. Le « personnage », une jeune femme, en a 24. Le même âge que Vickie Gendreau avait à sa mort, souligne d'ailleurs la narratrice de *La vie littéraire*. De la défunte écrivaine, elle a l'intensité, le désir de vérité, mais aussi celui d'écrire, coûte que coûte. Dans son second livre, *Drama Queen*, Gendreau, qui se savait atteinte d'un cancer au cerveau, disait vouloir écrire un livre par année. Elle en aura publié deux. « [I]l y avait cette fille elle était là elle savait qu'elle n'avait pas d'avenir son seul espoir c'était continuer de taper sa phrase infinie parce que c'était tout ce qui la raccrochait au monde », écrit Mathieu Arsenault. Cette absence d'avenir est surtout due, ici, à l'impossibilité d'embrasser le vaste présent. Car il faut bien commencer par ici pour arriver ailleurs. Mais le présent, aujourd'hui, se métamorphose sans arrêt. Plus que cela, c'est qu'entre la jeune femme et lui, les interférences sont nombreuses.

Ainsi, une « princesse dans [s]on château de béesse » essaie d'écrire quelque chose de valable, mais elle est trop obnubilée par un monde faux et artificiel. Comme des milliers d'autres jeunes, sa page Facebook l'occupe beaucoup, et il y a les jeux vidéo, la bonne bouffe, les cupcakes, les macarons, le magasinage d'« ustensiles de cuisine design vert pomme ».

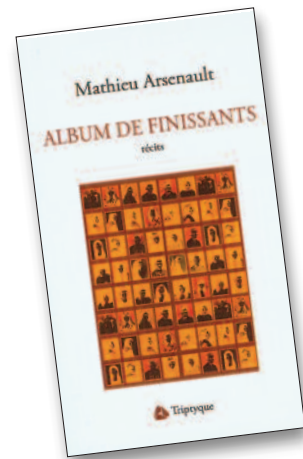
Avant, du temps des cassettes VHS, on pouvait croire « qu'il existait encore une intériorité tout un univers d'émotions à explorer ». Mais finalement, « nous ne serons jamais qu'à loyer », écrit l'auteur. Ce que nous disons ne nous appartient plus. Même notre corps. Nous sommes embarrassés en nous-mêmes, et en nous, il n'y a plus qu'un désir illogique d'être connu pour ce que nous sommes à travers l'écran, les bidules technologiques, de ne plus être « l'oubliée de plus, l'oubliée de loin, l'oubliée de trop ». Et la narratrice d'ajouter : « [J]e fais

semblant de crier comme une salope cochonne pour faire croire aux hommes que le sexe et les pulsions sont encore la porte secrète vers la dernière forme d'intensité qui soit restée debout ».


Le party de fin de session. Ostie que j'avais vingt ans bohème et coquette comme toutes les passionnées d'art et de culture je colligeais mes œuvres complètes dans des moleskines odorants je magasinais une vieille dactylo dans les marchés aux puces et je prenais des photos de tout ce qui est grand et beau que j'effaçais après pour faire de la place sur mon disque dur externe locaux à louer faillites fermetures magazines journaux en papier je serai brûlée depuis tellement d'années lorsque le dernier lien actif de mon profil Facebook mourra et que les enfants des enfants des enfants se diront mais quelle époque conne ça devait être [...].

La vie littéraire, p. 36.

Outre sa charge sociale, la valeur de ce livre tient aussi dans l'écriture étonnante et savoureuse d'ironie de Mathieu Arsenault. Comme dans *Album de finissants*², il fait plus que reprendre le langage de la jeunesse. Son écriture en est parasitée. Dans *Album de finissants*, il évoquait la vie d'élèves du secondaire à travers le prisme langagier de l'école et des matières qui y sont enseignées. Il reprend ici la même technique en parlant par exemple des relations amoureuses comme des jeux vidéo avec leurs niveaux, leurs pointages, etc. : « [J]e te plante encore et encore et encore à street fighter 2 ». Le langage techno-



logique s'amalgame presque naturellement à n'importe quel discours, comme si on ne savait plus voir la réalité qu'à travers ce filtre. Triste réalité, marquée par la désillusion, la perte de repères, le vide existentiel, la stupidité. C'est sans doute un peu extrême comme vision. Mais aujourd'hui, on dirait qu'il faut parfois crier très fort pour être entendu.

Qui portera attention à ce cri ? Certainement pas ceux qui achèteront au Salon du livre « le dernier navet de la rentrée que tout le monde va s'arracher ». Cette écriture exigeante plaira aux lecteurs qui n'ont pas peur de vivre une expérience un peu dérangement. Ceux-là, malheureusement, auront sans doute la même opinion que l'auteur. Les autres n'en sauront rien. Ils s'en balancent. 

1. Mathieu Arsenault, *La vie littéraire*, Le Quartanier, Montréal, 2014, 112 p.; 17,95 \$.

2. Mathieu Arsenault, *Album de finissants*, Triptyque, Montréal, 2014, 143 p.; 13 \$.

* Judy Quinn signe de nombreux textes pour *Nuit blanche*, est réviseuse et rédactrice de la section « Actualités québécoises ». Elle a publié trois recueils de poésie au Noroît : *L'émondé* (2008), *Six heures vingt* (2010; premier prix catégorie poésie des Prix littéraires de Radio-Canada) et *Les damnés inflationnistes* (2012). Elle a reçu le prix Robert-Cliche 2012 pour son premier roman, *Hunter s'est laissé couler*, paru à l'Hexagone. *Les mains noires*, son second roman, est paru en 2015 chez Leméac.